SOMMAIRE

Avant-propos *11*

Introduction – Oui, j'en ai vécu *17*

Première partie – Sous sa main **23**

1. Lorsque la mer était belle *25*
2. Protestant pentecôtiste *31*
3. L'art dans la tempête *41*
4. C'est quoi, être gai ? *51*
5. Au revoir, papa *59*
6. Toronto *67*
7. Colette et le prophète *75*
8. Mon premier *coming out* *87*
9. Mon premier exorcisme *95*
10. Sous sa main *105*
11. Mensonges *111*

Deuxième partie – Et si j'étais quelqu'un d'autre ? **117**

12. Fuir l'inévitable *119*
13. L'opium du peuple *127*
14. Autoviolence *135*
15. Mon deuxième exorcisme *147*
16. Majeur et… exorcisé *161*
17. Promesses flétries *167*
18. Perdu dans la liberté *175*

19. Maman, papa… je suis gai *187*
20. La croix en mille morceaux *197*

Troisième partie – Revenir à la source **209**

Un mot avant d'entamer la dernière partie… *211*
21. Mon propre sauveur *213*
22. Nos démons *221*
23. Déconstruire une *megachurch* *233*
24. Papa et maman, maintenant ? *245*
25. Démystifions le genre *255*
26. Parlons spiritualité *263*
27. Je veux faire un *coming out* *279*
28. Gabriel, Gabbe et Bethany *283*
29. La lumière de l'amour *289*

Épilogue *293*
Ressources *299*
Prise de contact *300*

AVANT-PROPOS

Même si mon père n'est pas poète, les paroles de la chanson qu'il a écrite pour mon arrivée dans ce monde composent l'un des poèmes les plus chers à mon cœur :

« Couverts de blanc, le ciel et la terre
Emporté par le vent, au-delà des frontières
Viens réchauffer l'hiver, enfant des neiges
Viens réchauffer nos cœurs et nous donner ton sourire »

Qui aurait cru que de si belles paroles contrasteraient autant avec celles qu'on hurlera à quelques centimètres de mon tympan treize ans plus tard ?

« Au nom de Jésus, démon, sors ! »

Le premier exorcisme que j'ai subi n'était pas le dernier, puisque j'en ai vécu deux autres : un à seize ans et un à

dix-huit ans. Les mots peinent à transmettre la violence de ces « séances de délivrance ».

En écrivant ce livre, je veux tenter de démystifier comment un jeune garçon de treize ans peut en arriver à vouloir être exorcisé.

Cette personne que j'ai été, j'ai énormément d'empathie envers elle. Je veux vous montrer son processus le plus honnêtement possible. Pour y arriver, je vais tout mettre sur la table.

Quand je me remémore ces longues années de lutte contre ma vraie nature, je ne peux oublier ce moment lorsqu'adolescent, après une séance de prière, je regardais au loin par la fenêtre de ma chambre en me disant : « Dieu est bon. » À ce moment, je le pensais vraiment… même si j'étais convaincu que ce Dieu allait condamner la majorité des non-chrétiens à brûler en enfer et qu'il était dégoûté par mon homosexualité. J'étais piégé par les croyances que les chrétiens évangéliques m'avaient inculquées. Certaines d'entre elles m'amenaient à me haïr et à me rejeter.

Aujourd'hui, je suis si libre. Je me suis réconcilié avec mon passé troublant en voyant son utilité dans mon cheminement personnel. Mon histoire est plus qu'un récit de révolte contre la religion, même si celle-ci m'a marqué au fer rouge. Elle m'a mené à ce qui m'importe réellement : ma propre lumière. Je la valorise beaucoup dans ce qu'elle représente pour moi. C'est ma vérité.

J'écris mes expériences pour qu'elles puissent, je l'espère, encourager toute personne se battant contre son authenticité profonde à laisser cette lutte inutile derrière elle. Le vrai soi est bon, malgré ce que certains pourraient nous faire croire. En songeant au petit Gabriel, alors âgé de neuf ans, qui dansait avec tout son cœur sur les notes du ballet *Casse-Noisette* à la Place des Arts, je réalise que la vie peut parfois nous faire oublier que nous sommes des êtres purs. Mon enfant intérieur a été bousillé par les violences que j'ai subies. Après une longue attente, j'ai renoué avec lui. J'en prends maintenant grand soin. Le petit Gabriel, que ma mère appelait Gaby, m'est précieux.

J'ai divisé mon récit en trois parties. Elles correspondent aux grandes phases de ma vie : mon enfance jusqu'à mon premier exorcisme, mon adolescence empreinte de répression et, enfin, ma libération, dans les années qui ont suivi.

Je les ai écrites en ayant la communauté chrétienne en tête. Toutefois, il se peut que mes propos ne soient pas bien reçus par certaines personnes ayant leur foi à cœur. Mon intention n'est pas de choquer ou d'insulter qui que ce soit. Je souhaite ébranler un tabou, celui de la communauté LGBTQ+ que les chrétiens enfouissent dans les oubliettes. Et, surtout, remettre en question la légitimité de tout effort pour effacer son existence par des thérapies de conversion vicieuses.

Si mon récit réveille en vous des souvenirs douloureux, je veux vous dire que ce n'est pas parce que ça fait mal qu'il ne faut pas regarder. Croyez-moi, j'ai vécu ce processus délicat bien des fois. Il n'est jamais trop tard pour panser

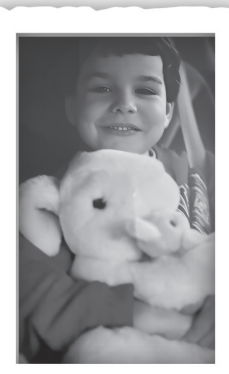
une blessure. Aucun trauma n'est trop affligeant pour être guéri. Il est possible de retrouver le bonheur. Il est possible de retrouver la lumière. J'ai pris le petit Gabriel par la main, et il m'y a amené.



Gaby qui aimait même les *mousses*



Avec ma cravate Disney







Quand j'étais le
Casse-Noisette



Avec la merveilleuse
Anik Bissonnette



Peu après mon deuxième
exorcisme



Lors des louanges



Tonton et Tantine dans leur jeunesse



Grand-maman Idéa

INTRODUCTION

Oui, j'en ai vécu

En mars 2018, j'assistais patiemment à l'un de mes cours d'université lorsque Pénélope m'a écrit un texto. Elle et moi nous connaissions depuis que nous avions joué en duo dans une pièce de théâtre à notre école secondaire confessionnelle, l'école L'Eau-Vive. Nous jasions occasionnellement de nos potins de vie. Cette journée-là, elle avait un sujet bien précis à aborder.

> Gab, connais-tu des gens qui auraient vécu des thérapies de conversion ?

Quoi ? À ce moment-là, je n'avais aucune idée de ce dont il s'agissait, alors que les trois exorcismes que j'avais subis à treize, seize et dix-huit ans en étaient. Les thérapies de conversion sont des « thérapies » bidon, sans aucune

légitimité, ayant pour but de changer l'orientation sexuelle ou l'identité de genre d'une personne.

Pénélope m'avait vu aller depuis 2014, l'année de mon *coming out*. Comme moi, elle avait subi des thérapies de conversion. Elle était emballée que je me sois fièrement accepté, et aux yeux de tous. Nous nous comprenions.

À cette époque, en 2018, je racontais parfois les grandes lignes de mes exorcismes à des gens de confiance, mais cette période de ma vie était trop lourde pour que je la porte dans mon quotidien. Aussi, je n'avais pas fait la paix avec ce que j'avais subi. J'esquivais le sujet lorsqu'il ne semblait pas nécessaire d'en parler.

Cette partie de moi m'avait trop tourmenté lorsque j'étais religieux ; je ne voulais plus qu'elle me cause des problèmes. J'évitais les commentaires désobligeants de mes anciens amis chrétiens et de certains membres de ma famille. Je me concentrais plutôt sur tous les sujets fascinants que j'avais mis de côté lorsque j'étais dans l'Église, telles la science, la psychologie, la sociologie, et même la spiritualité *New Age*. J'apprenais doucement à regarder la vie sous un autre angle. Je me sentais bien, ayant le sentiment de m'aimer en tant qu'homme gai et assumé : mon orientation sexuelle ne créait plus de conflit dans mon cœur et cette paix avait été durement atteinte.

Lorsque je pensais à mes exorcismes, je ne ressentais que de la révolte et de la colère. Tout particulièrement envers ma mère, qui avait rendu possibles ces interventions, directement la première fois et indirectement les deuxième et

troisième fois. J'avais abordé le sujet à plusieurs reprises avec elle… Elle n'éprouvait aucun remords :

— Maman, si tu avais à nouveau le choix de me faire passer mon exorcisme quand j'étais jeune, le ferais-tu ?

— Je ferais ce qui plaît à Dieu.

— C'est-à-dire ?

— J'ai fait ce que j'ai fait pour ton bien. Tu en avais besoin.

Ça me rendait hors de moi et générait de longues disputes. Pour ma mère, être sans regret était presque ancré en elle, de toute façon… Espérer recevoir ses excuses était comparable à me jeter perpétuellement contre un mur. Tout de même, une question persistait : comment avait-elle pu ne pas intervenir lorsqu'elle entendait, au sein de la cacophonie de mon premier exorcisme, mes pleurs saccadés ? Son inaction ne correspondait pas à ce que j'avais constaté de son cœur de mère tout au long de mes premières années de vie.

Cette journée-là, Pénélope souhaitait me mettre en contact avec une de ses amies, Alexe. Celle-ci faisait une étude sur les thérapies de conversion pour son mémoire de maîtrise en anthropologie et cherchait des répondants. L'étude était réalisée de pair avec l'Alliance Arc-en-ciel, une organisation pour les droits LGBTQ+. Pour dresser un portrait de ce phénomène au Québec, elle recueillait des témoignages écrits de victimes, ce qui nous incluait, Pénélope et moi.

J'ai accepté de rédiger mon témoignage et, en le relisant, j'ai réalisé que mes exorcismes étaient plus sordides que ce que ma mémoire me permettait de croire. J'avais souhaité garder enfouie cette période de mon passé. La mettre en mots la faisait ressortir à grandes pelletées. Je pensais au petit Gabriel. Et à toute autre personne dans une situation similaire à la sienne. J'aurais tellement souhaité me téléporter dans le temps, entrer dans la salle d'exorcisme et le sortir de son calvaire… Mais c'était impossible.

Et si mon histoire pouvait aider quelqu'un, juste une personne ?

Je savais que le prophète effectuait encore des exorcismes. J'ai alors décidé de renoncer à mon anonymat en divulguant mon nom et mes coordonnées. Je me rappelle m'être dit que j'étais prêt à parler, à ouvrir cette boîte pleine de mauvais souvenirs et de traumas, pour la cause.

Alexe m'a contacté rapidement par la suite. Elle voulait en apprendre davantage. Nous nous sommes rencontrés chez moi. Pour la première fois, je racontais les exorcismes que j'avais subis dans leur entièreté. Je me souviens qu'au lieu de pleurer, je riais. J'imagine que c'est ma réaction quand je suis mal à l'aise. C'est aussi que certains éléments de mon vécu sont vraiment loufoques tant ils sont absurdes, comme les deux cuillères à soupe d'huile d'onction (vous comprendrez bientôt). Et puis, j'adore rire.

Juste avant la fin de notre rencontre, Alexe m'a demandé si je croyais que les thérapies de conversion devraient être rendues illégales. Je n'y avais jamais pensé… J'étais surpris de sa question et j'ai dû réfléchir avant de répondre…

Quatre ans plus tard, les thérapies de conversion et, par extension, les exorcismes que j'ai subis ont été déclarés criminels au Québec et au Canada.

Pour la sortie du mémoire d'Alexe, il y a eu un lancement à Québec. La ministre de la Justice de l'époque y était présente. J'y ai été invité pour témoigner de mon expérience. Le journal *Le Soleil* m'a interviewé là-bas. Ensuite, je me suis rendu à Radio-Canada et à CBC. Ça a commencé comme ça. Depuis, j'ai enchaîné plus d'une vingtaine de passages à la radio, reportages et entrevues télé. Les médias sont intrigués : un enfant de treize ans a-t-il vraiment subi un violent exorcisme pour le « guérir » de son homosexualité ?

La réponse est oui. Et le plus fou dans tout ça, c'est que je l'ai voulu. J'étais consentant. Pour celui de mes seize ans, j'ai même déboursé de l'argent. Comment ai-je pu m'infliger une telle violence ? Pourquoi me suis-je tant battu contre moi-même ?

C'est simple. Le rejet de soi. Ça, on m'avait appris comment faire.

Des exorcismes, oui, j'en ai vécu. Et je suis ici pour en parler.

PREMIÈRE PARTIE

0 – 13 ans

Sous sa main

1.

Lorsque la mer était belle

« Maman, z'ai tellement d'amour dans mon cœur que z'aime même les *mousses*. »

Je voulais bien sûr parler des mouches. J'ai parlé sur le bout de la langue jusqu'à six ans.

Enfant, ma mère m'appelait son « papillon » tellement j'étais volatil ; un moment j'étais là, et pouf, j'étais ailleurs. Je me promenais avec mon toutou lapin presque partout. Je dansais devant ma famille et improvisais des chorégraphies n'importe où, n'importe comment. Ma couleur préférée était… le *roze*. Je gambadais souvent. J'étais un garçon joyeux, bouffon, délicat, plutôt solitaire, avec la tête dans les nuages et… les pieds aussi.

J'ai des souvenirs fort chaleureux de ma tendre enfance, passée dans un petit bungalow de la rue Baker, à Chambly.

Maman était toujours là puisqu'elle s'occupait de sa garderie à la maison, dont mes deux frères et moi faisions partie. Mon père, pour sa part, travaillait dans le domaine de la santé. Je ne peux penser à cette maison sans me remémorer la chaise berçante du salon. Ma mère m'y endormait en chantant des comptines telles que *Partons, la mer est belle* tout en passant sa main dans mes cheveux. La douceur de ces moments est gravée dans mon cœur et me rappelle que ma mère a déjà été une femme profondément maternelle, très préoccupée par son rôle, qui n'hésitait pas à mettre ses besoins de côté pour ses trois gars. Je revisite parfois le parc derrière ma maison d'enfance en me remémorant à quel point ces premières années étaient quasi exemptes des traumas qui allaient assombrir le portrait de ma jeunesse à partir du divorce de mes parents.

Avant ce divorce, mon père était en quelque sorte l'artiste jovial de nos moments colorés. Le son de sa guitare remplissait souvent le salon, notamment avec ses interprétations de *Moonshadow* et de *Father and Son* de Cat Stevens. Malgré son penchant plutôt solitaire et sa gestion parfois malhabile de la discipline, sa candeur se manifestait souvent avec nous, à notre grande joie. Après avoir fait du théâtre pendant plusieurs années, il avait songé à en faire carrière, ce qui n'avait pas abouti. Vivre avec lui signifiait profiter d'un trop-plein créatif non exprimé qui se matérialisait en jeux loufoques. Le coffre au trésor du sous-sol, rempli de costumes en tous genres, témoignait bien du plaisir que nous avions à incarner n'importe quel personnage avec lui. Je sentais qu'il m'aimait.

Il adorait *La Petite Vie*, que nous regardions ensemble religieusement chaque jeudi à la télé, dans la cuisine. Il éclatait de rire à tout bout de champ ; ça nous faisait rigoler juste de le voir. Sans le réaliser, il appréciait le jeu d'une des premières drag queens du Québec : Moman.

Notre famille éloignée nous visitait régulièrement, surtout mon parrain et ma marraine, Denis et Marielle, que j'ai rapidement surnommés Tonton et Tantine. Ils étaient comme mes deuxièmes parents. Je passais beaucoup de temps chez eux, dans ce que j'appelais la « maison du bonheur », à Saint-Philippe. Leur résidence, de style anglo-saxon, était toute blanche et avait été construite en tant que demeure de rêve sur une vaste prairie, sur laquelle Tonton me promenait en tracteur. Ma vie se résumait à jouer dans un carré de sable ou aux LEGO, ou bien à passer du temps chez Denis et Marielle. La mer était belle.

Malgré ça, j'avais hâte de grandir, d'être adulte.

— Papa, j'ai tellement hâte à quand je serai grand.

— Ah oui, comment ça ?

— Pour faire ce que je veux, quand je veux.

— Ha ha ! Oui, c'est vrai, c'est une belle liberté. Mais je dois te dire, y'a beaucoup de responsabilités, aussi. Il faut gagner notre vie, payer les factures… C'est pas facile, la vie d'adulte.

— J'ai juste hâte de pouvoir prendre une tomate et croquer dedans. La manger comme une pomme.

(Aujourd'hui, je me gâte souvent. Je croque dans ma tomate à pleines dents. Quel luxe !)

Tantine, qui est la sœur de ma mère, a toujours occupé une place immense dans ma vie. Elle est pour moi une légende de douceur, d'écoute et de gentillesse. Tandis que ma mère était douée pour l'éducation des manières, du pratico-pratique et de la vie en société, ma marraine, par l'être humain magnifique qu'elle est, m'a appris à écouter mon cœur dès mon plus jeune âge. Une femme exceptionnelle, connue pour son souci constant des autres, qui me faisait sentir important en sa présence. Avec elle, c'est comme si le monde s'arrêtait lorsque j'avais quelque chose à dire. Tonton, lui, était un homme doux, simple, humble et romantique. Avec Marielle et Denis, j'ai eu mon premier exemple d'un couple en amour. Ils étaient tellement attentionnés l'un envers l'autre, si paisibles… J'avais l'impression de voir un conte de Walt Disney se dérouler devant mes yeux.

Pour l'un de mes anniversaires, ma famille s'était réunie. Avant que je souffle les chandelles sur mon gâteau, la sœur de mon père a dit pour rigoler :

— Le nombre de fois que tu vas souffler est le nombre d'amoureuses que tu vas avoir !

Je l'ai regardée droit dans les yeux, alors que les gens attendaient ma réponse. Silence. D'un air solennel, j'ai levé ma main, mon index dressé et j'ai répondu :

— Je vais en avoir *une*.

Puis j'ai éteint mes quelques chandelles d'un coup (quel exploit !). Sans le savoir, j'avais raison. Je n'ai eu qu'une amoureuse. Il aurait peut-être fallu accorder au masculin…

À ma demande, Tonton et Tantine avaient gentiment accepté de m'acheter une Barbie. Enfant, je ne correspondais pas vraiment au profil d'un joueur de hockey. J'avais peine à comprendre pourquoi ma mère m'interdisait certains vêtements ou jeux parce qu'ils étaient réservés aux filles. Pourquoi se restreindre ? J'aimais bien mes bermudas, mais je voulais aussi porter des robes. J'étais un féroce conducteur de camions Hot Wheels même si l'idée de jouer avec une maison de poupée m'enchantait. Je m'amusais bien avec G.I. Joe, mais mes idoles demeuraient immanquablement Cendrillon (je regardais le film en boucle) et Blanche-Neige. J'adorais Disney ! J'étais bien avec cette préférence… Jusqu'à ce qu'on me fasse comprendre que ce n'était pas le destin d'un homme « normal ».

Contre toute attente, mes parents me laissaient poursuivre cette tendance androgyne lors des périodes où la religion prenait moins de place dans nos vies. Tantine et Tonton les aidaient assurément dans l'approbation de ma couleur.

En tant que garçon, je me souviens de m'être toujours senti bien dans mon corps. C'est de cette manière que je sais que je ne suis pas trans et que je ne l'ai jamais été. Je n'ai jamais eu l'impression que j'étais né dans le mauvais corps et je n'ai jamais souhaité avoir des attributs physiques féminins, même l'espace d'une seconde.

Pourtant, l'ambiguïté de mes intérêts a fait croire à ma mère que je voulais incarner une fille. Peut-être est-ce parce qu'elle en voyait une… Comprendre ce côté de moi a été une longue route périlleuse. Mais au fond, elle avait raison.

2.

Protestant pentecôtiste

À quatre ans, ma mère m'a initié au patinage artistique. En peu de temps, je me suis mis à sautiller sur la glace pendant les leçons. Un de mes premiers rôles dans le spectacle de fin d'année a été Tarzan : en petite tenue de la jungle, je déambulais seul sur la patinoire comme si je bravais une liane. Le plaisir que j'y éprouvais était flagrant, ce qui m'a amené à suivre des cours avec un talentueux professeur russe. Il s'approchait un peu trop de mon visage lorsqu'il me parlait. Je pouvais sentir son haleine de vieille salade. Un homme charmant, hormis son haleine.

À cinq ans, dans la maison du bonheur lors d'une soirée en famille, j'ai vu du ballet pour la première fois à la télévision. C'était un « pas de deux », l'une des chorégraphies en duo les plus romantiques de la danse classique. Révélation absolue ! J'étais captivé, transporté par l'élégance du moment que les deux danseurs créaient et partageaient ensemble.

Leur danse me faisait vibrer et m'interpellait comme dix sonneries de téléphone en même temps. Une partie de moi se voyait danser comme eux, avec eux.

— Maman ! Je veux être comme eux. Je veux faire ça. C'est tellement beau !

— Ah oui ? C'est vrai que c'est beau. Si ça te parle, il doit y avoir une raison. Je vais regarder ce que je peux faire.

Quelque temps après, je commençais mes premières leçons. J'y ai trouvé une passion inégalée, un canalisateur de ma délicatesse et un moyen d'expression libérateur. J'avais aussi entrepris des cours de piano en parallèle.

On peut donc dire que ma mère s'investissait énormément dans ses enfants. Non seulement elle cousait une bonne partie de nos vêtements (son art à elle, c'était la couture), mais en plus, nos activités occupaient presque tout son temps libre. Elle était dans les estrades, les stades ou les salles de spectacles pour mon patin, le hockey de mes frères, leur baseball et leur soccer, ou encore mes pratiques de musique ou de ballet. Bref, très peu de temps pour l'église.

Ma mère, comme elle me l'a fièrement raconté, s'est convertie au protestantisme lorsqu'elle avait vingt-cinq ans. Un collègue en mission d'évangélisation lui avait parlé de Jésus (pour un chrétien protestant, l'évangélisation est essentielle puisque le converti tente de sauver des âmes de l'enfer). Après avoir visité son église, elle a décidé de « donner sa vie au Seigneur », poussée par sa quête de sens viscérale. Mon père, quant à lui, serait tombé à dix-neuf ans sur

une affiche d'invitation à une réunion d'église. Mes parents se sont ensuite connus lorsqu'ils fréquentaient la même congrégation protestante à LaSalle. Mon père jouait de la basse électrique pour accompagner les chants de louange (oui, les protestants ont de la musique style rock alternatif) et ma mère chantait les hymnes au micro.

Chacune des deux familles, de confession catholique, a eu des réactions aversives envers ce renouveau religieux : personne ne souhaitait y adhérer. Les tentatives d'évangélisation de mes parents à leur égard ont toutes été infructueuses.

Puisque les termes d'appartenance au protestantisme peuvent prêter à confusion, démystifions-les :

- Le protestantisme est une branche du christianisme, et le catholicisme en est une autre, tout à fait distincte.

- Plusieurs dénominations protestantes existent (luthériennes, baptistes, pentecôtistes, anglicanes, presbytériennes et bien d'autres), et elles ont toutes des convictions et des pratiques plus ou moins différentes.

- L'évangélisme est une sous-catégorie du protestantisme qui englobe plusieurs mouvements, comme le baptisme et le pentecôtisme.

- Lorsque j'étais chrétien, je fréquentais des églises pentecôtistes, donc évangéliques.

- Les pentecôtistes sont connus pour leur croyance dans les « dons du Saint-Esprit », tels que parler dans une langue étrangère et prophétiser, tandis que les baptistes sont plus rationnels et peu superstitieux.

Pour les protestants, Jésus est une *superstar*. Reconnaître Jésus comme le sauveur de sa propre âme est l'équivalent d'avoir gagné à la loterie spirituelle, le 6/49 de l'éternité. Remporter ce gros lot serait le signe d'un renouveau intérieur. C'est ce qu'ils appellent « naître de nouveau », soit passer d'un enfant du diable à un enfant de Dieu. Selon eux, il faut être « né de nouveau » pour entrer au ciel. Tous pécheurs de nature, nous ne pourrions nous sauver de l'enfer qu'en passant par là. Je connais très bien ce message, l'ayant promu tant de fois lorsque j'étais adolescent, espérant sauver au moins une personne des flammes de l'enfer.

Parlons-en de l'enfer, justement.

Assurément, l'enfer des évangéliques est un mécanisme de contrôle complètement diabolique, le jeu de mots étant ici bien à propos. Voici donc le synopsis. Votre âme n'a qu'une seule chance de faire ses preuves lors de sa vie sur Terre. Si elle n'a pas accepté Jésus comme sauveur avant de mourir, elle sera jugée indigne du paradis et, par conséquent, catapultée en enfer pour… combien de temps, déjà ? Ah oui… l'éternité.

Vous avez bien lu… Jetée en enfer pour l'éternité ! Et ce n'est pas tout : cet enfer serait une torture constante, au sein des cris et des tourments de toutes les autres âmes vivant le même sort. Votre âme y brûlerait dans un feu dévorant,

sans fin et sans espoir d'en sortir, en plus d'être martyrisée par des démons. Qui veut devenir chrétien, maintenant ?

Il est facile de comprendre pourquoi, lorsqu'on m'a présenté l'enfer sous cet angle juste avant mon premier exorcisme, j'ai accepté la chrétienté comme la seule voie possible.

Le fait que j'ai grandi en fréquentant de temps à autre cette église protestante à LaSalle y a aussi contribué. J'en ai de vagues souvenirs, comme lorsque je regardais avec stupeur, du haut de mes quelques pieds, les croyants agiter leurs mains en l'air lors des louanges, et les larmes agrémentant leurs prières languissantes. Les pentecôtistes sont connus pour leur pratique effervescente et sentie, il y avait donc toujours beaucoup d'émotion dans la salle. Aussi, il s'y déroulait occasionnellement des séances d'exorcisme devant tous, une pratique reconnue par la plupart des pentecôtistes à cette époque. Ma mère en a d'ailleurs reçu un par le renommé exorciste américain Bob Larson.

Les démons. Je ne pourrais parler de mes exorcismes sans expliquer leur place dans la théologie pentecôtiste.

Selon elle, bien avant que le monde soit créé, le tiers des anges, séduits par l'archange Lucifer, se seraient rebellés contre Dieu le Père. Celui-ci les aurait bannis du paradis et aurait créé l'enfer pour les punir. Lucifer, maintenant appelé Satan, consacrerait son existence à faire du tort à Dieu en se servant des anges déchus devenus des démons. Ces êtres cruels et malveillants seraient les ennemis des chrétiens. Certains, comme les baptistes, ne leur accordent pas vraiment d'importance et ne croient pas qu'ils pourraient

habiter un enfant de Dieu. Chez plusieurs pentecôtistes, c'est tout l'inverse. Si le croyant commettait un péché assez sordide, l'esprit maléfique aurait un droit d'entrée dans son âme, et cet esprit devrait en être chassé par le nom de Jésus afin qu'il reçoive « une délivrance ». Autrement dit, un exorcisme. Oui, je sais, ce n'est pas reposant.

Il existe toutefois une grande incohérence dans ce qui constitue une possession démoniaque aux yeux des chrétiens. Pour certains, ce ne sont que les péchés les plus graves, comme l'homosexualité ou le meurtre, qui témoigneraient d'un individu possédé. Pour d'autres, les démons se faufileraient dans l'âme à la moindre occasion, au moindre faux mouvement : blasphème, gourmandise, jalousie, médisance, et j'en passe. Ma mère a déjà banni les sapins de Noël, car elle avait entendu dire que les boules pouvaient amener des démons. Leçon de cette histoire : méfiez-vous des boules.

D'ailleurs, en parlant de Noël, nous n'avions même pas le droit de chanter l'hymne sublime *Ave Maria*, parce qu'à l'inverse des catholiques, les protestants ne vénèrent pas Marie. Ma mère avait jugé bon de m'en expliquer la raison.

— Marie, c'est la mère de Jésus. On peut pas la prier parce qu'elle est pas Dieu. *Ave Maria*, c'est une prière à Marie.

— Pourquoi les catholiques le font, d'abord ?

— Parce qu'ils sont égarés. Ils suivent pas la Bible comme il faut. Ils suivent plutôt des traditions, comme prier les saints. Jésus a jamais dit de prier les saints.

Heureusement, ma mère a progressivement délaissé les visites à l'Église pentecôtiste durant mes premières années d'enfance. Nous n'y allions que parfois, et puis presque plus. Cet abandon a été justifié par le fait qu'elle était très occupée par la garderie et ses fils. Je soupçonne plutôt que ses enfants remplissaient les besoins émotionnels que l'Église comblait au départ. Le discours religieux s'éteignait graduellement lui aussi, même si mes deux parents disaient avoir gardé la foi.



En ce qui a trait à la sexualité, c'était bien moins joli. Elle était carrément taboue. Toute approche du sujet par simple curiosité était accueillie par des représailles parfois violentes de la part de ma mère. Pour elle, c'était comme si ce sujet n'existait pas. S'il se manifestait, il devait être réprimé.

Caché en dessous de la terrasse de la piscine, je devais avoir trois ans lorsque je jouais à « touche-pipi » avec ma voisine. Ma mère nous a surpris, m'a amené dans ma chambre et a tapé de plein fouet l'intérieur de ma cuisse droite ; un bleu est apparu peu après. J'étais si jeune, pourtant ce souvenir vit dans ma mémoire comme si c'était hier. C'est aussi la seule fois où je me rappelle avoir été coloré par une fessée.

La première fois que j'ai ressenti quelque chose pour un garçon, c'était en prématernelle. Kevin, je me souviens de son nom. C'était un camarade de classe. Il lui manquait quelques dents. Nous discutions avant que la cloche sonne et j'ai ressenti une connexion avec lui. Nos confidences

étaient sincères, et je le comprenais avec mon cœur d'enfant. J'étais tombé en amour en une seule conversation. Je l'ai naïvement dit à ma mère en arrivant, de la même manière qu'on annonce une grande nouvelle :

— Maman, je crois que j'ai tombé en amour !

— Ah oui ! Avec qui ? a-t-elle répondu, amusée.

— Kevin ! ai-je lancé avec le sourire fendu jusqu'aux oreilles, encore sur un nuage.

Bien sûr, la correction verbale que j'ai reçue m'a vite fait tomber du ciel comme le tiers des anges, mon nuage n'étant devenu que de la brume. Heureusement, j'avais échappé à la fessée de la cuillère de bois, cette fois-là.

Nous étions souvent réprimandés physiquement. Mon père nous coinçait les trapèzes avec ses doigts et ma mère sortait la fameuse cuillère. Ne me demandez pas pourquoi, mais il ne suffisait pas de frapper sur les fesses, il fallait aussi baisser la culotte pour saisir la peau de plein fouet… Quelle humiliation ! Après avoir parlé de ce sujet à quelques personnes, j'ai réalisé que la fessée a été génératrice de traumas pour plusieurs dans l'enfance. À mon sens, rien ne justifie de frapper un enfant, point à la ligne. Rien ne justifie, non plus, de l'amener à une séance d'exorcisme.

Si j'exclus la violence corrective et les répressions sexuelles, mon enfance a été peu troublée… jusqu'à un certain matin de septembre, à l'annonce du divorce de mes parents. Durant la décennie suivante, ce divorce allait s'avérer tumultueux,

anxiogène et intensément conflictuel. Il allait aussi mettre la table, comme vous le verrez, à la radicalisation religieuse de ma cellule familiale.